

15. 291-10

SAINT LOUIS EN SAINTONGE

(JUILLET-AOUT 1242)

CONFÉRENCE FAITE A TAILLEBOURG

LE 24 JUILLET 1892



LA ROCHELLE
IMPRIMERIE NOUVELLE NOËL TEXIER
29, rue des Saintes-Claïres, 29

1892



SAINT LOUIS EN SAINTONGE

(Juillet-août 1242)

CONFÉRENCE FAITE A TAILLEBOURG LE 24 JUILLET 1892

Le 24 juin 1241, Louis IX tient une cour plénière à Saumur. Alphonse, son second frère, vient d'atteindre ses vingt-un ans ; le roi va l'armer chevalier et l'investir des fiefs qui lui avaient été destinés par Louis VIII, son père, à savoir : le Poitou, l'Aunis, une partie de l'Auvergne avec la suzeraineté de La Marche, de l'Angoumois et de la partie de la Saintonge, située au nord de Charente. Saint Louis voulut donner à cet acte la plus grande solennité ; Joinville nous a laissé le récit succinct, mais tout empreint des souvenirs de son admiration juvénile, de cette fête chevaleresque, la plus somptueuse peut-être qu'on eût vue jusqu'alors. Le banquet eut lieu sous les halles de Saumur, bordées d'une vaste galerie semblable aux cloîtres des monastères de l'ordre de Cîteaux.

La plupart des grands seigneurs du royaume entouraient le roi, vêtus de magnifiques costumes de satin, de drap d'or et d'argent, entre autres : Thibaut de Champagne roi de Navarre, Pierre de Dreux surnommé Mauclerc, comte de Bretagne, le duc de Bourgogne, le comte de Saint-Pol, le comte de Toulouse beau-père d'Alphonse, etc. La reine Blanche, la reine Marguerite, la comtesse de Chartres et l'abbesse de Fontevrault, sa sœur, cousines du roi, avec un nombreux cortège de grandes dames, plus de vingt archevêques et évêques et trois mille chevaliers étaient réunis dans ce banquet.

Parmi les plus importants personnages se trouvait Hugues de Lusignan, comte de La Marche, époux en secondes noces d'Isabelle d'Angoulême, veuve elle-même de Jean sans terre et

mère d'Henri III, roi d'Angleterre ; ce puissant seigneur pesait déjà sans doute dans son esprit les chances favorables ou contraires de la rébellion qu'il méditait. Sa femme, ambitieuse et hantaine, décriée pour ses vices sur le trône d'Angleterre non moins que haine pour son époux, ne pouvait supposer d'être dévenue, elle veuve et mère des rois anglais, la vassale d'un vassal du roi de France.

Telle était en effet la situation faite au comte de La Marche par l'investiture du comté de Poitou donnée à Alphonse. Toutefois il se résigna encore, lorsqu'au mois de juillet suivant saint Louis accompagna son frère à Poitiers pour l'installer lui-même dans la capitale de ses nouveaux états, à prêter le serment féodal à son jeune suzerain et même à lui restituer le pays d'Aunis et la ville de Saint-Jean d'Angély, qui lui avaient été remis après le traité de Vendôme comme dot d'Isabelle de France, sœur du roi, fiancée à son fils, projet de mariage abandonné depuis lors.

Cette restitution fut consignée dans un traité dont l'original avec toutes les signatures et les sceaux, subsiste encore aux archives nationales, et à l'occasion duquel le roi séjourna au château de Lusignan, l'une des forteresses les plus importantes et les plus magnifiques du moyen âge, terre patrimoniale du comte de La Marche et berceau de son aïeule race.

Aussitôt après le départ du roi, Isabelle laissa éclater sa fureur jusque-là contenue ; elle fit immédiatement arracher toutes les tentures du château, enlever les tapis et les principaux meubles, et charger tous ces objets sur des chariots pour les emporter à Angoulême. Comme le comte essayait de la calmer et lui offrait d'acheter pour le château d'Angoulême toutes les tenures et autres menbles qu'il lui plairait d'y placer, elle lui répondit en pleurant de rage : « Vous êtes donc le plus lâche des hommes, vous qui vous laissez dépouiller de vos terres sans les défendre, qui laissez outrager votre épouse sous essayer de la venger ? N'avez-vous pas vu comme ils m'ont traitée à Poitiers, votre roi, sa reine, Alphonse et sa tololine¹ ? comme ils m'ont laissée debout parmi la foule, sans m'inviter à m'asseoir avec eux ? Je ne vous verrai plus désormais, résolue à mourir plus tôt qu'à vivre sans vengeance et sans les faire repentir de leurs outrages. »

Cette femme, que ses sujets anglais avaient surnommée Jésabel, parce qu'ils la tenaient pour coupable ou capable de tous les crimes, était alors âgée de plus de cinquante ans ; mais elle n'avait point encore besoin de recourir à un art empêtré pour réparer des ans irréparablement outrage ; sa beauté, longtemps célèbre, semblait indestructible.

Toute jeune elle avait été fiancée à celui qui devait un jour devenir son second mari. Un peu par contrainte, beaucoup par ambition, elle avait consenti à la rupture de cet engagement, lorsque Jean, roi d'Angleterre, surnommé plus tard Jean sans Terre, en visite chez son père Guillaume Tuillifer, comte d'An-

goulême, s'enthousiastra de ses charmes et demanda sa main. Il fallait qu'elle eût laissé dans le cœur de Hugues de Lusignan une impression bien profonde pour que, malgré le souvenir de cet affront, devenu veuf lui-même quinze ans plus tard, il ait encore désiré pour épouse cette veuve impérieuse et violente, si méprisée pour ses désordres pendant son premier mariage. Aussitôt après la scène que nous venons de rapporter, Isabelle partit pour Angoulême où le comte la rejoignit bientôt, mais où il dut attendre deux jours, avant qu'on lui ouvrit la porte du château et qu'elle l'admit en sa présence. Là, devant ses familiers, elle se répandit de nouveau en reproches et en larmes jusqu'à ce que son mari juriat de faire tout ce qu'elle ordonnerait.

Aussitôt le comte de La Marche commença à chercher des alliés, à fortifier et à approvisionner ses châteaux, en vue de la grande lutte qu'il allait provoquer. On sollicita le comte de Toulouse, le roi d'Aragon, le vicomte dépossédé de Béziers Trincavel, l'empereur Frédéric II jaloux du prestige grandissant de la royauté française ; on fit même d'inutiles dé-marches auprès de Thibaut de Champagne et du comte Pierre de Bretagne. Mais celui dont on espérait le plus, c'était le fils de la comtesse de La Marche, le roi d'Angleterre Henri III, prince赛, présomptueux quoique irrésolu, et qui, au mépris de la trêve jurée, entra aussitôt dans le complot.

À la noël 1241, Alphonse invita à Poitiers les seigneurs ses vassaux à des fêtes durant lesquelles ils devaient, les uns lui renouveler leur hommage, les autres le lui apporter pour la première fois. C'était l'occasion attendue par le comte de La Marche ; il y vint des premiers, avec une suite nombreuse et, s'avarrant vers Alphonse, déclara qu'il désavouait le serment qu'il lui avait prêté cinq mois auparavant et qu'il ne le reconnaîtrait jamais pour son seigneur. So nolirat aussiitôt sous la protection de son escorte, il fit mettre le feu à la maison où il était descendu et rentra dans son château de Lusignan.

Bien que cette audacieuse provocation ne laissât aucun doute sur les intentions du comte, et que le roi fut déjà informé depuis trois mois, par un bourgeois de La Rochelle⁴, homme des plus avisés et des plus résolus, de tous les détails de la conspiration ourdie contre lui, il voulut, selon sa coutume, éprouver tous les moyens pacifiques. Il écrivit donc au comte de La Marche pour l'inviter à rentrer dans le devoir ; n'en recevant point de réponse, il le clia devant sa cour du parlement, qui le déclara coupable de sédition et déchu de ses fiefs.

1. Ce bourgeois de La Rochelle, dont la très curieuse lettre fut découverte il y a environ trente ans, à la bibliothèque nationale, par M. Léopold Duval, adressait ses rapports à la reine Blanche dont il paraît avoir possédé la confiance. Quelques uns ont voulu reconnaître en lui le théologien scolastique Jean de La Rochelle. Il nous semble plus naturel d'y voir un riche négociant de vins et peut-être un fournisseur de la cour.

Pour mettre cet arrêt à exécution, saint Louis convoqua à Chinon, pour le 28 avril 1242, des forces considérables. Quatre mille chevaliers, vingt-quatre mille sergents et arbalétriers à cheval, de nombreux fantassins s'y trouvèrent réunis, en tout plus de cinquante mille hommes.

Le comte de La Marche avait déjà commencé les hostilités en ravageant les terres du roi. Celui-ci entra en campagne aussitôt et emporta rapidement les châteaux de Montreuil-Bonnin et de Bérgues, à quelques lieux de Lusignan. Laissant de côté cette importante forteresse, dont le siège l'eût sans doute arrêté plusieurs semaines, il se dirigea vers le bas Poitou, aujourd'hui la Vendée, où il s'empara, après six jours de siège, du château de Vouvant, repûlé imprenable. Géolroy de Lusignan, cousin du comte, fit sa soumission et remit de plus au roi le château de Mervent, tout proche de Vouvant, où il reçut garnison royale. Saint Louis, descendant aussitôt vers le midi, prit possession de la ville de l'Ontenay sur la Sèvre, et vint ensuite assiéger le château de Frontenay dont le comte de La Marche avait, par des travaux récents, fait une redoutable place d'armes, munie d'une double enceinte et qu'il jugeait capable, avec la garnison nombreuse et choisie qu'il avait placée sous le commandement d'un de ses fils, d'arrêter longtemps toutes les forces du roi de France. Grâce à ses puissantes machines, mais non sans avoir livré plusieurs assauts, le roi l'emporta en quinze jours. On était alors à la mi-juin.

Cependant Henri III avait débarqué à Royan le 20 mai, avec trois cents chevaliers anglais, un millier d'arbalétriers et des sommes considérables que la comtesse-reine, sa mère, lui avait surtout demandées, l'assurant qu'avec de l'argent il trouverait en Poitou plus d'hommes qu'il ne lui en faudrait. Sa déception fut grande ; malgré ses efforts et ceux du comte son beau-père, il ne put réunir que seize cents chevaliers avec leurs sergents et vingt mille fantassins, en tout, y compris les arbalétriers, un peu moins de trente mille combattants. L'armée française qui avait reçu de nouveaux renforts, pouvait s'élever à un chiffre double.

C'est à Frontenay que Louis IX reçut la déclaration de guerre du roi anglais ; il fit aussitôt déployer l'oriflamme, dominant ainsi à la gueule le caractère national qui lui permettait de tenir, à ses frais, ses chevaliers au-delà du terme de leur service féodal. Quittant Frontenay que le roi fit raser et qui a retrouvé depuis le nom de Frontenay l'Abattoi, l'armée s'empara des châteaux de Villiers, Saint-Gelais et Prahee près Niort, et descendit sur Saint-Jean-d'Angély où Louis avait présent de réunir un grand nombre de barques, comme s'il eut eu dessous de passer la Charente vers son confluent avec la Boutonne ; dans ce but, en apparence, il marcha sur l'onnay-Boutonne, dont il prit et rasa le château.

Henri III était accouru avec toutes ses forces dans les prairies en face de l'onnay-Charente où il arriva chevaliers les deux plus

jeunes fils du comte de La Marche, ses frères ulérians. Il s'appela à disputer le passage du fleuve et pressait dans ce but l'arrivée des navires qu'il avait demandés à la ville de Bordeaux. Mais saint Louis, trompant les prévisions de son adversaire, revint brusquement sur Saint-Jean-d'Angély par le château des Landes où il mit garnison, se porta ensuite à l'est sur les châteaux de Matha, Thors et Saint-Césaire, qu'il prit ou rasa, descendit par la vallée sur la rive de la Charente, et commença des préparatifs pour la franchir.

On ne pouvait, en effet, songer ni au pont de Cognac ni à celui de Saintes ; tous deux étaient commandés par les murailles de ces villes, munies de bonnes garnisons et situées sur la rive opposée. Restait le pont de Taillebourg. Le seigneur du château, Geoffroy de Rancou, avait à venger sur le comte de La Marche une grave injure et, seul de tous les châtelains de Saintonge, il avait refusé de participer à ses conciliabules. Néanmoins, pour éviter une attaque du roi d'Angleterre qu'il n'était pas en mesure de repousser, il avait su se maintenir à son égard dans une attitude équivoque jusqu'à ce qu'les succès du roi de France lui donnassent la certitude d'échapper à la vengeance du monarque anglais.

Saint Louis, instruit de ses dispositions, se transporta, le samedi 21 juillet, des environs de Chantiers devant Taillebourg, suivit de toutes ses forces, et somma le châtelain de lui remettre la place. Celui-ci sortit aussitôt, vint s'agenouiller devant le roi qui reçut son hommage et le suivit dans le château où il passa la nuit. L'armée campa partie dans la ville, partie sur les cotteaux qui l'enlourrent. Henri III, informé de la tentative du roi de France en amont de Saintes et de sa marche sur Taillebourg, était accouru du Tonnay-Charente avec toutes ses troupes et avait pris ~~position~~ dans prairie en ayant du village de Saint-James, plaignant une forte avant-garde à la tête du pont, sur la rive gauche.

Le dimanche matin, 22 juillet, les deux armées, séparées par le fleuve, étaient en vue l'une de l'autre. Dès l'aube et sous la protection des arbalétriers échelonnés sur la rive, on se hâta de former, à l'aide de tout ce qu'on avait pu réunir de barques et de bateaux, des ponts volants pour le passage de l'armée française.

Ce travail s'achevait à peine et le passage commençait, lorsqu'une petite troupe de chevaliers, emportés par leur ardeur, traversant rapidement le pont de pierre, se jette sur les Anglais qui en gardaient la sortie sur la rive gauche. Témoin de cette attaque, le roi veut en partager l'honneur et le péril et s'engage lui aussi, des premiers, sur le pont ; mais les Anglais résistent vaillamment ; les chevaliers se pressent sur ce pont très étroit, pour porter secours au roi ; mais ils ne peuvent avancer : car la sortie est obstruée par les combattants et plusieurs sont précipités dans le fleuve.

À ce moment le péril est extrême pour Louis IX ; car pour un

homme que los François avaient alors sur l'autre rive, dit Johnville, les Anglais en avaient bien cent.

La vaillance du jeune roi déjà si aimé, la vue du danger qu'il court exalte l'ardeur de tous ; les efforts des soldés épuisés des quelques braves qui avaient déjà franchi la Charente réussissent enfin à résoudre l'avant-garde anglaise qui s'ensuit vers le gros de l'armée et à dégager le roi.

C'est alors qu'on put voir l'armée anglo-poitevine rangée à quelques centaines de pas en arrière des défenseurs du pont, et qui n'avait rien fait pour leur venir en aide, reculer encore toute sa ligne de deux portées d'arbalète.

Mais saint Louis fut contenir l'ardeur de ses chevaliers et ne tomba pas dans le piège qui lui était tendu. Aussitôt maître de la sortie du pont, il y place cinq cents sergents avec des arbalétriers pour le défendre contre un retour offensif des Anglais et, au lieu de se laisser entraîner à la poursuite des vaincus dans la prairie ainsi que le mouvement rétrograde de l'armée ennemie semblait l'inviter à le faire, dans l'intention évidente de l'envelopper et de l'accabler avant que les Français aient pu passer un nombre suffisant pour le soutenir, il rentre à Taillebourg pour faire consolider les ponts volants et surveiller lui-même le passage de ses troupes.

Le stratagème de l'ennemi n'avait pas réussi ; il pouvait encore, à la vérité, par une attaque rapide et un mouvement en avant de toutes ses forces, essayer de jeter dans la Charente les Français qui l'avaient franchie, mais il ne l'osa pas. Henri III et le comte de La Marche à qui il avait confié le commandement suprême échangeaient à ce même moment les plus vifs reproches et rojettaient l'un sur l'autre la responsabilité de leurs échecs.

Pendant ce temps, les forces du roi de France grossissaient rapidement sur la rive gauche celles Anglo-poitevins, fort démolies, se voyaient dans la nécessité d'accepter une bataille générale ou d'essayer une retraite que la poursuite inévitable d'adversaires victorieux et supérieurs en nombre allait changer en déroute. Une suspension d'armes pouvait seule les sauver du désastre : le roi d'Angleterre l'envoya demander par son frère Richard de Cornouailles. Celui-ci dépouillé de ses armes et revêtu du costume de pèlerin s'avaga seul vers le pont et demanda le comte d'Artois qui le conduisit à son frère.

Saint Louis pouvait assurément refuser la trêve, tout à l'avantage de ses ennemis, et poursuivre vigoureusement son succès. L'heureuse issue de ce premier engagement devait lui donner pleine confiance dans le résultat d'une action générale, mais sa conscience, délicate jusqu'au scrupule, était toujours préoccupée de la crainte de se carier de cet idéal de justice évangélique et de magnanimité chevaleresque qui fut la passion dominante de sa vie. Il accueillit d'autant mieux le messager de paix habilement choisi par son rival, que Richard arrivait de Palestine avec un grand renom de bravoure et de générosité envers les prisonniers chrétiens et français dont un honnôme lui devaient

leur délivrance : « Je vous accorde trêve pour aujourd'hui et la nuit suivante, lui dit le roi, car la nuit porto conseil. »

Le conseil que Richard courut porter à son frère fut celui de fuir au plus vite, dès le soir même, et de chercher un abri derrière les murs de Saintes ; la supériorité numérique de l'armée française et surtout l'entrain et la vigueur de l'attaque du pont de Taillebourg ne laissaient plus aux conjurés aucune illusion.

On partit donc en grand désordre, mais avec le bonheur d'échapper à toute poursuite. Le lendemain lundi, les français furent fort étonnés de ne plus voir personne devant eux dans la prairie de Saint-James. Tout le journa fut employé à ranger l'armée sur la rive gauche et à mettre en ordre les longues files de chariots qui, au nombre de seize cents, portaient les bagages et les machines de siège.

Le mardi 24 juillet on se mit en marche dès le matin. Dans quel ordre se fit cette marche et par quels chemins ? Sans nul doute, pendant la journée du lundi, des reconnaissances avaient été faites dans la direction de Saintes, d'abord par le chemin le plus direct de Taillebourg à Saintes qui longe le pied des coléaux et hordé presque constamment la prairie jusqu'vers Saint-Thomas, et aussi par le chemin de Taillebourg à Saint-Georges qui s'éloigne doucement au sud-ouest vers les plateaux, à travers les bois qui en recouvrent la pente. A une lieue environ de Saint-James ce chemin atteint la colline découverte du Peuvolant d'où le regard embrasse la petite plaine comprise entre Ecurat et Bellivet et aperçoit au fond les clochers de Saintes. Cette plaine est traversée dans toute sa longueur par le chemin de Saintes à Urzamme.

Les renseignements fournis par ces reconnaissances firent sans doute savoir au roi que toute l'armée anglaise s'était retirée soit dans Saintes même, soit au pied de ses murs, et qu'aucune troupe ennemie ne se laissait apercevoir dans la campagne. Toutefois, à une aussi faible distance de sa place de refuge, si le roi anglais avait voulu risquer une surprise, une attaque de flanc contre les français s'avancerait en une seconde longue file par le chemin de Taillebourg, rich ne lui était plus facile que de porter inaperçus, dissimulés derrière les bois et en une heure de marche, une partie de ses troupes vers Bellivet et La Pommery, de déboucher de là, tout à coup, par les chemins qui relient ces villages à la route de Taillebourg et d'assaiiller en flanc, sur deux points à la fois, cette longue colonne pendant que le reste des Anglo-poitevins arrêterait la tête et soutiendrait le premier choc sous les murs de Saintes.

Sans doute Henri III était dépourvu de tout audace et de tout talent militaire ; mais il avait avec lui son frère Richard et d'autres vaillants hommes de guerre capables de hardis coups de main. Il semble donc que la prudence militaire commandait à saint Louis, que si qu'avaient été les rapports des explorateurs et quelques signes de découragement qu'ait pu donner l'ennemi, de se diriger de Saint-James sur Saintes par deux routes à la

fois et d'y porter le gros de ses forces par le chemin de Taillebourg à Saint-Georges jusqu'à Pouvolant et, de là, par celui de Crazannes à Saintes. Ces deux voies convergant vers le bourg Saint-Vivien et ne cessant de se rapprocher à mesure qu'on s'avance vers la ville, le maintien des communications de l'un à l'autre ne présentait aucune difficulté.

A partir de Pouvolant, le roi s'avancait en pays découvert, à travers une plaine qui permettait le développement de sa nombreuse cavalerie et d'où il pouvait, en se tenant de sa personne sous les hauteurs déboisées qui l'enlourraient, avoir constamment les yeux tout le pays jusqu'à Saintes. L'un et l'autre lui étaient impossibles par le chemin de Saintes à Taillebourg. Cette dernière voie, sûrement la plus fréquentée et la mieux frayée des deux, dès cette époque, a dû être surtout utilisée pour faire arriver en bon ordre le soir même, au campement devant la ville, l'immense convoi de vivres, bagages et artillerie (le mot était déjà en usage pour les machines de guerre) qui ne comptait pas moins de 1.600 voitures.

C'est donc, selon toute apparence, par le chemin qui de Saint-James, monte doucement travers le bois des Héros, puis, à partir du petit plateau de Pouvolant, par l'ancien chemin de Crazannes à Saintes, que la plus grande partie de cette belle armée d'environ cinqante mille hommes, dont trente mille cavaliers, défila le 2^e juillet 1242, sous les rayons du soleil du matin qui faisait étinceler les riches armures, les lances, les épées, les écus, les bannières aux couleurs variées, relevée d'argent et d'or. Nul doute que ce spectacle imposant, inconnu jusqu'alors pour cette partie de la Saintonge et qu'elle n'a jamais revu, n'ait produit sur l'imagination des hommes de ce temps une impression très vive; aussi ce souvenir s'est-il fidèlement transmis par la tradition populaire dont les indications, en parfait accord avec les conjectures que suggèrent la connais- sance des lieux, complètent heureusement la brièveté des documents contemporains.

Des circonstances que ces documents nous ont transmises, nous voyons que la bataille de Saintes s'engraça comme par hasard. Les Anglais, en effet, n'étaient pas plus résolus que l'avant-veille à accepter l'combat en rase campagne et paraissaient vouloir rester absolument sur la défensive derrière les murailles de la ville. L'armée de saint Louis était précédée d'un avant-garde de mille hommes, dont trois cents Flamands appelle des fourrageurs, *farraires* ce qui indique qu'ils n'étaient pas seulement chargés d'éclairer la route, mais aussi de faire main basse sur le bétail et autres denrées nécessaires.

Cette avant-garde ne rencontra aucune résistance et trouvant sans doute peu de provisions de bouche à recueillir dans la campagne déjà pillée par les Anglo-poitiers, parvint de bonne heure en vue de Saintes. Le comte de La Marche campa à Saint-Eutrope, prévenu de son approche, trouve l'occasion

bonne pour réparer son honneur et se venger sur un détachement de l'armée française; il s'arma à la hâte avec ses fils, rassembla le plus de monde qu'il peut et se précipita sur les fourageurs; ceux-ci reculent, mais en faisant bonne contenance; les Anglais accourent, la petite troupe lutte vaillamment et les trois cents Flamands sont tués jusqu'au dernier.

Pendant ce temps, le comte de Boulogne, neveu de la reine Blanche, qui conduit le premier corps de chevaliers, prévenu du péril de l'avant-garde, hâte sa marche et rejoint les Anglais qu'il arrête. De son côté, Henri III, averti par le bruit, de l'importance que prend le combat, accourt avec le reste de ses forces au secours de son beau-père. La bataille devient alors générale et acharnée; les deux armées, animées par la présence des deux rois, font de grands efforts. Les Français crient: « Monjoie! Montjoie! » Les Anglais: « Royaux royaux! » Une foule d'actions particulières s'engagent entre les chevaliers; comme le terrain est couvert de vignes et coupé de chemins très étroits, les chevaux n'y manœuvrent qu'avec peine; beaucoup tombent avec leurs cavaliers qui sont alors tués ou pris.

Là se signalent parmi les plus braves, du côté des Français: Alphonse de Portugal, comte de Boulogne; Raoul de Clermont, le sire de Beaujeu, les deux frères du roi: Alphonse comte de Poitiers et Robert comte d'Artois; Érard de Valéry, Anselme de Traignol; parmi les Anglais: Simon de Montfort, Salisbury, Norfolk, Jean Mancel, Jean du Bourg, Renaud de Pons. Mais bientôt l'arrivée des autres corps de l'armée de saint Louis, enlevé aux Anglais l'avantage du nombre qu'ils avaient eu jusque-là; pressés de toutes parts par les Français devenus les plus nombreux, ils lâchent pied, suivant l'exemple de leur roi qui s'était enfui le premier, et se réfugient, en grand désordre, dans les murs de Saintes, vivement poursuivis par les vainqueurs dont quelques uns n'écoutent plus la voix de leurs chefs, entrent pêle-mêle dans la ville avec l'ennemi et y restent prisonniers.

La poursuite ne put être longue à cause de la faible distance qui séparait la ville du champ de bataille; aussi le nombre des prisonniers fut-il pas considérable, environ deux mille dont trois prélats de marque, une cinquantaine de chevaliers et cent vingt sergents ou écuyers. D'autres chroniques, mais non contemporaines, ont porté à quatre mille hommes la perte totale subie par l'armée d'Henri III; quant à celle des Français, les renseignements nous font absolument défaut pour l'apprecier. Il ne saurait y avoir aucun doute sur la situation exacte des lieux où fut livrée la bataille de Saintes.

La tradition populaire, d'accord avec les brèves indications des chroniqueurs contemporains, en a toujours placé le théâtre sur le plateau limité par le vallon des arènes au midi et le chemin de Taillebourg, aujourd'hui route du Port-d'Envaux au nord, plateau dont le contre est occupé par le domaine connu sous le nom de Montlouis. La distance moyenne du champ de bataille aux murs de la ville aurait été d'environ douze cents mètres;

Dans son poétique récit de la campagne de 1242, le professeur Feuilleret, s'écartant de cette donnée traditionnelle, a voulu placer l'action principale autour du pli du terrain qui sépare le bourg d'Ecurat de la plaine de Bellivet dite : *Les Grand'pièces*. Ce manuel porte en effet le nom significatif de : *La bataille*, et, à diverses époques, on y a trouvé des armes et des débris d'armes anciennes. Mais comment supposer que l'avant-garde de mille hommes, dont nous venons de parler, ait pu rétrograder depuis Saint-Vivien jusqu'à deux cents pas d'Ecurat, c'est-à-dire pendant plus d'une lieue, sans cesser d'offrir à l'ennemi, aux chevaliers anglais et poitevins, celle vaillante et sanglante résistance qui nous est racontée par l'historien anglais lui-même ? Comment cette poignée d'hommes serait-elle arrêtée pour résister, si elle ne se fut sentie soutenue, à très petite distance, par des forces suffisantes ?

Dans son désir de rattacher à saint Louis le bourg d'Ecurat par un souvenir ineffaçable, l'auteur n'a fait aussi, bien qu'avec une réserve plus que légitime, l'écho d'une pieuse tradition locale qui veut que la charmante église, de style roman du XI^e siècle, voilée en herbeau, dont la simplicité est heureusement relevée par ses élégantes et harmonieuses proportions, ait été bâtie par ordre du saint roi, comme un monument de sa victoire et de sa reconnaissance envers Dieu.

Les notions élémentaires de l'archéologie sont assez répandues de nos jours pour qu'il soit inutile de réfuter sérieusement cette supposition. L'église d'Ecurat était debout depuis un siècle et demi; le portail plus orné, intercalé plus tard dans l'ancienne façade, était achevé depuis cinquante ans au moins, lorsque l'armée de saint Louis passa en vue de son clocher, et aucune partie de l'église n'est due à la munificence de ce prince.

Il reste toutefois en faveur d'Ecurat une supposition qu'une circonstance historique ne vient contredire, c'est celle que son église aurait été visitée en passant par le saint roi et qu'il y aurait prié quelques instants. De la route que nous nous croyons en droit de penser qu'il a suivie, Louis IX n'a pu manquer d'apercevoir le village ; il a même dû, pour hâter et faciliter la marche de ses troupes, les faire défilé à la fois par les divers chemins et sentiers aboutissant à la ville de Saintes, et dont l'un passe précisément par le bourg d'Ecurat. S'arrêter devant une église, descendre de cheval pour y pénétrer et y faire une courte prière, c'est là une action souvent répétée dans la vie de saint Louis et en si parfaite harmonie avec ses sentiments qu'il est invraisemblable, dans les circonstances que nous avons supposées, qu'il ait négligé de l'accomplir. C'est donc à bon droit qu'un vitrail du sanctuaire consacre aujourd'hui cette pieuse légende ou plutôt ce pieux souvenir.

La supériorité numérique des Anglais à la bataille de Saintes est un fait indéniable ; on peut même admettre, comme le chiffrage le plus probable pour l'armée de saint Louis, un total de plus de cinq-vingt mille hommes dont quatre mille chevaliers

et environ vingt mille sergents à cheval, tandis que l'armée d'Henri III n'atteignait pas trente mille hommes dont seize cents chevaliers, soit avec leurs écuyers, pages et sergents, à peu près huit mille cavaliers.

Cette disproportion considérable doit-elle diminuer la gloire de ceux qui combattirent dans ces deux journées pour l'unité nationale et la prédominance française ? Nous ne le pensons pas. D'abord, en ne considérant que le seul champ de bataille sous les murs de Saintes, il est certain que les Anglais commencèrent par y avoir l'avantage du nombre et que les premières troupes anglaises, engagées dans ces conditions défavorables, montrèrent la même énergie, la même élan qu'elles avaient fait paraître l'avant-veille au pont de Taillebourg où le roi, de sa personne, soutenu d'un petit nombre de braves, avait fait recevoir une force très supérieure.

De plus, une partie de la gloire militaire consiste précisément à savoir préparer le succès en s'assurant la supériorité numérique à un moment et sur un point donnés ; et c'est précisément dans de telles circonstances qu'ont été remportées quelques-unes des victoires les plus fameuses de Napoléon.

La ligue formée contre saint Louis, contre la royauté et la domination française, sous la direction du roi d'Angleterre, était formidable ; si tous les conjurés avaient su utiliser leurs ressources, se concerter habilement et attendre le moment favorable pour agir, ils pouvaient mettre dans le plus grand péril la monarchie capétienne. Les forces réunies du roi d'Angleterre, du comte de La Marche, du comte de Toulouse, du roi d'Aragon, sans compter la diversion espérée de l'empereur d'Allemagne Frédéric II, si elles eussent agi avec ensemble, auraient certainement dépassé la puissance que pouvait leur opposer Louis IX. Celui-ci bien informé par des agents dévoués qui le renseignaient au péril de leur vie, comme le fidèle bourgeois de La Rochelle, sut agir avec une décision et une promptitude admirables, surtout à cette époque. Il surprit ses ennemis à l'état de préparation incomplète, et profitant de la mollessa et de l'incapacité de son principal adversaire, il l'écrasa avant que la plupart de ses alliés aient rien pu lancer en sa faveur. Soldat intrépide autant que chef habile, il trouva dans tous les rangs de son armée l'obéissance, l'ardour et le dévouement ; tous, général et soldats, ont donc bien droit à l'admiration de l'histoire et à la reconnaissance de la postérité.

Voilà donc, le mardi soir 24 juillet, Louis IX devant Saintes, avec son armée victorieuse et campé sur les hauteurs, à Saint-Vivien, Saint-Macoux, Saint-Europe. L'armée d'Henri III s'est déjà en partie dispersée ; les seigneurs de la haute Saintonge, les sires de Pons, Mirambeau, Mortagne, Barbezieux, Archiac ont regagné leurs châteaux. Le roi d'Angleterre est dans Saintes avec son frère, tandis que son beau-père, le comte de La Marche, s'est déjà retiré jusqu'à Pons. Mais Henri sort de la ville dès le 25 au matin ; il fait une tournée à Pons, Barbezioux et Archiac

et rentre à Saintes le 26 au soir ou le 27 ; on comprend qu'il ait senti le besoin de s'assurer des dispositions de ses alliés et de les consulter sur la possibilité de continuer la lutte.

Mais que faisait saint Louis pendant le même temps ? Comment expliquer son inaction apparente pendant ces quatre journées des 25, 26, 27 et 28 juillet ? Massion suppose qu'un grand nombre de chevaliers, dont les quarante jours de service féodal étaient expirés, ont abandonné l'armée et que le roi a dû attendre l'arrivée de nouveaux renforts. Cette explication nous paraît pas la plus vraisemblable. Depuis Frontenay, la guerre était devenue nationale, et le roi pouvait retenir ses chevaliers en leur payant la solde d'usage. Or, on connaît la libéralité de saint Louis qui, grâce à l'ordre et à l'honnêteté qu'il avait introduits dans l'administration de ses finances, sut faire face à tant de dépenses de constructions, de guerre et de bienfaisance, sans imposer à son peuple ni à ses seigneurs aucune charge extraordinaire. Si donc quelque difficulté de cette nature eût été soulevée dans l'armée, sa générosité l'aurait vite résolue comme en tant d'autres circonstances.

Saint Louis faisait deux choses pendant ces quatre jours : il négociait les conditions de la paix avec ses vassaux révoltés et vaincus, et il préparait en même temps l'investissement complet et subit de Saintes, de manière à enlever la ville tout à coup et à y capturer son rival avec ce qui lui restait de monde. Dès le 25, l'évêque de Saintes et le comte Pierre de Bretagne qui servait dans l'armée de saint Louis traitaient avec ce prince de la soumission du comte de La Marche ; ce pauvre Henri III était tellement méprisé de ses alliés qu'on le laissait dans la complète ignorance de négociations qui allaient aboutir à sa propre captivité. On comprend vraiment la faveur de son hôte, Mathieu Paris et l'indignation que le roi manifeste lui-même au sujet de la perfidie des Poitevins, dans la lettre, d'ailleurs tissée de mensonges, qu'il écrit six semaines plus tard, de Bordeaux, à son allié secret l'empereur d'Allemagne Frédéric II.

Et ce n'était pas trop, on vérifia, de trois jours aux maîtres charpentiers et forgerons de l'armée de saint Louis pour vérifier, monter et réparer toutes les machines de siège et les disposer tout autour de la ville, de manière à pouvoir les approcher pendant la nuit du 28 au 29 et tenir, le 29 au matin, le roi d'Angleterre, son frère et ses chevaliers comme dans une souciro sans issue. Il mourut pour ce prince qu'il fut averti du danger par un message de Hugues le Brun, fils ainé du comte de La Marche ; au même moment, c'est-à-dire le 28, à la tombée de la nuit, un chevalier français, délivré en Palestine par Richard de Cornouailles, lui faisait dire de sortir de Saintes au plus tôt, s'il ne voulait s'y réveiller prisonnier ; les habitants, ajoutait-il, avaient fait leur paix avec le roi et devaient ouvrir eux-mêmes les portes. Henri, qui allait se mettre à table, n'prit le temps de toucher à aucun mets ; il sauta à cheval et,

accompagné de son frère et de quelques chevaliers, sortit de la ville en ordonnant d'y mettre le feu. Tout ce qu'il restait de monde suivit bientôt son exemple.

Cette fuite ne pouvait-elle être prévue et ces fuyards ne pouvaient-ils être capturés ? Des ordres précis n'avaient-ils point été donnés, des mesures prises pour ce but ? La nuit suffit-elle seule à protéger leur évasion, et n'y eut-il aucune concurrence de la part de quelques seigneurs redoutant de voir le roi d'Angleterre trop complètement battu et débouillé, et l'autorité du roi de France, on ne sait des violences et des guerres privées et sévère vengeur du droit, devenir trop prépondérante et trop irrésistible ? Quoiqu'il en soit, la fuite de Henri III fut des plus précipitées ; il ne s'arrêta qu'à Blaye, après avoir laissé sur la route tous ses bagages, y compris sa chapelle, c'est-à-dire les objets qui servaient à ses chapelements pour la célébration des offices pendant la campagne.

De son côté, le vainqueur ne perdait point de temps. Entré à Saintes le 29 juillet au matin par la porte dont l'emplacement est à peu près indiqué par la petite place qui on garde le nom, il en confirma les franchises et priviléges, et en repart presque aussitôt pour Colombiers, où il proclama Renaud de Pons et les fils du comte de La Marche qui lui apportent les conditions définitivement acceptées par leur père. Le roi couche à Colombiers, et le lendemain 30, dans la matinée, au milieu de la prairie en face de Pons, Hugues de Lusignan, comte de La Marche et d'Angoulême, et son orgueilleuse comtesse-reine Isabelle, à genoux sous deux devant Louis IX, confessent leur félonie et implorant leur pardon. Le vainqueur le leur accorde à la condition qu'ils jurent solennellement d'observer toutes les conditions qui ont été convenues. Le roi de France conserve toutes ses conquêtes sur le comté, qui gardera le reste de ses possessions pour lesquelles il renouvelera son hommage au comte de l'Oïs, son suzerain immédiat ; il recevra des garnisons royales dans plusieurs de ses châteaux et partira immédiatement avec le comte Pierre de Bretagne pour aller contraindre à rentrer dans le dovoir Raymond VII, comte de Toulouse, qu'il avait lui-même entraîné dans sa rébellion.

A la vue de l'humiliation du comte de La Marche, Geoffroy de Lanceron, seigneur de Taillebourg, dont nous avons dit la haine contre ce prince, sans pouvoir toutefois en pénétrer la cause, et qui avait fait le vœu solennel de se laisser croire cheveux et barbe jusqu'à ce qu'il eût été vengé par lui-même ou par autrui, fit dresser rapidement un treuil préparé à l'avance et là, à la vue de tous et prenant l'armée à témoin que son voeu était accompli, il se fit tailler la barbe et les cheveux à la façon des chevaliers.

La rébellion était abattue ; toutefois la sagesse, la prévoyance politique commandait au roi de France de profiter de ses avantages et de chasser définitivement les princes anglais du sol de l'ancienne Gaule, puisque l'agression sans excuse de Henri III,

au mépris de la trêve jurée, lui en offrait une occasion si légitime. Aussi résolut-il de pousser jusqu'à Bordeaux sa marche victorieuse.

On était au mois d'août et la chaleur, celle année-là, fut extrême; l'armée vaincue plutôt que les habitants, bien que, l'historien anglais n'en accuse que ces derniers, avait ravagé et époussé le pays, détruisant ce qu'elle ne pouvait consumer, combinant et même essayant d'emporter avec des cadavres d'animaux les puits et les fontaines. Les chaleurs excessives, la rareté des vivres et surtout le manque de honneur eau potable de Blaye, dans une petite vallée arrosée par un malgré ruisseau. Rien de sérieux n'avait encore été entrepris contre le château de Blaye, que le roi d'Angleterre avait quitté dès le 30 juillet pour se réfugier à Bordeaux, mais où il avait laissé une forte garnison, lorsque la fièvre et la dysenterie se manifestèrent dans l'armée et se propagèrent rapidement; un grand nombre d'hommes succombait chaque jour. Parmi plusieurs seigneurs de marque, mourut alors Guillaume Malet, riche baron de Normandie, particulièrement estimé et aimé de toute l'armée. Le roi lui inémo fut atteint et pendant plusieurs jours on craignit pour sa vie.

Ces tristes circonstances étaient facilement exploitées par certains personnages, préoccupés avant tout de leur indépendance féodale et qui avaient des raisons de craindre, pour le présent et pour l'avenir, la justice d'un roi de France trop puissant. Saint Louis, abattu par la maladie et désolé des ravages chaque jour plus terribles qu'elle faisait parmi ses chevaliers et ses soldats, comprit que la Providence elle-même marquait le terme de sa campagne et qu'il fallait licencier ses troupes au plus vite. C'est ce qu'il fit avant la fin d'août, mais non sans avoir perdu près de vingt mille hommes dont quarvingt chevaliers bannereux. Le roi repassa par Saintes où il ordonna divers travaux de fortification et regagna ensuite Paris et, bientôt après, l'Fontainebleau, son séjour préféré, où on le retrouve à la fin de septembre.

* * *

Telle fut cette expédition militaire, la plus considérable et la plus heureuse dont la Saintonge ait été le théâtre et aussi l'une des plus importantes de notre histoire nationale: car l'importance d'une lutte militaire se mesure, moins au nombre des hommes présents sur le champ de bataille, au chiffre des morts, des blessés et des prisonniers, qu'aux avantages durables qui en résultent pour le vainqueur et aux dangers menaçants qu'elle lui a permis de conjurer.

Ces résultats se résument ici en trois mots:
La domination anglaise sur l'ouest de la France résolué au-

délà de la Gironde et la suprématie française reconnue jusqu'aux Pyrénées;

La féodalité contenue et humiliée;

L'unité nationale victorieusement défendue et sauvee d'un échec qui eût pour longtemps retardé ses progrès.

Que le chroniqueur contemporain Mathieu Paris se plaise, pour se consoler de la défaite de son maître, à célébrer la bravoure des chevaliers anglais à la bataille de Saintes, qu'il invoque le témoignage des Français eux-mêmes pour affirmer que, si les deux armées eussent été d'égale force, la victoire fut sûrement restée à ceux de sa nation, rien de plus légitime de sa part; toutes les armées vaincues par un ennemi plus nombreux ont tenu le même langage. Et cependant, si grand que soit l'avantage du nombre, il s'en faut qu'il ait toujours décidé de la victoire, surtout dans les armées du moyen âge.

Pouvons-nous oublier, en effet, quo cont ans après Taillebourg, à Cracy, une armée françoise conduite ello aussi par son roi, était totalement défaite et plus qu'à moitié détruite, dans un horrible carnage, par la petite armée du roi d'Angleterre Edouard III, cinq fois inférieure en nombre? Et quatorze ans après cet immenso désastre, ne voyons-nous pas Jean le Bon succomber à Poitiers dans des circonstances toutes pareilles? Enfin, un demi-siècle plus tard, à Azincourt, nouveau défaite et nouveau massacre, et cette fois encore les Anglais victorieux complaiant à peine un homme contre quatre. Est-ce donc que les François d'alors manquaient de courage? Le grand nombre de ceux qui se furent tuer dans ces rencontres, plutôt que de se rendre ou de quitter le champ de bataille, ne permet pas de leur adhérer cette injuro. L'indiscipline, la vanité prétostutueuse, la rivalité des chefs, l'incapacité du commandement suprême, voilà les seules causes de ces revers effroyables, à la suite desquels la patrie française purut un danger de disparaître. Mais quene peut l'ascendant d'une âme sublime et vraiment héroïque? Quatorze ans après la déroute sanglante d'Azincourt, Jean d'Arc paraît et, en quelques mois, la scène change; les Anglais sont désormais battus dans toutes les rencontres, même par des forces inférieures. Après la mort de la grande martyre, son âme animo encoro ses anciens lieutenants qui compétiert son œuvre et achetoyent de libérer le territoire.

Les liens de la discipline militaire étaient extrêmement faibles dans les armées féodales et peut-être en France plus qu'ailleurs, à cause de l'impétuosité, de l'ardour irréfléchie qui paraît avoir été transmise à notre race par le sang gaulois. Pour donner une unité suffisante à ces rassemblements militaires, pour s'en faire obéir à peu près, pour manœuvrer ces forces avec quelque rapidité et quelque précision, il fallait exercer personnellement sur tous, chefs et soldats, un empire, un prestige, une autorité morale extraordinaire. Cette autorité, saint Louis, malgré sa jeunesse, la possédait déjà dans toute sa plénitude. La sagesse, la fermeté, l'admirable esprit de justice, dont il

avait donné tant de preuves depuis le commencement de son règne, sa piété si profonde et si sincère, sa générosité envers ses chevaliers, ses soldats et ses serviteurs, son ardent charité pour les pauvres, lui avaient gagné le cœur de la nation toute entière. Il fut le prince de son siècle le mieux obéi et le mieux servi, parce qu'il fut le plus respecté et surtout le plus aimé.

A la mort de Louis VIII, la royauté capétienne dont on ne peut séparer les destinées de celles de la nationalité française, tombait pour la première fois en minorité et en tutelle; grâce au caractère viril et à l'intelligence supérieure de la reine Blanche, elle avait franchi heureusement, mais laborieusement toutefois, cette période critique. La féodalité s'étonnait elle-même et s'indignait de s'être laissée si longtemps dominer; son orgueil contenait, mais toujours trémoussant, aspirait à la revanche. Si les conjurés eussent mieux dissimulé leurs dessins, et se fussent ainsi donné le temps de préparer plus sérieusement leur prise d'armes, et surtout s'ils eussent trouvé dans le roi d'Angleterre un chef moins dépourvu d'énergie et d'activité, l'issue de la lutte pouvait être bien différente. La défaite du roi de France, à ce moment, par les princes anglais unis à ses vassaux révoltés, c'était la perte de toutes les conquêtes de Philippe-Auguste, c'était l'anarchie féodale rétablie pour longtemps, c'était la destruction, ou tout au moins le brusque arrêt de ce magnifique mouvement civilisateur qui fit la France du XIII^e siècle si supérieure à tout le reste du monde.¹

C'est au XIII^e siècle, en effet, que la France a brillé pour la première fois, entre tous les peuples, d'un éclat qui lui fut propre; alors seulement il y eut en toute vérité une nation française, une langue française, un goût, un art français; les traits essentiels de son caractère national, mêlange harmonieux des éléments qui l'avaient formé, sont fixés et ne changeront plus. Sa langue, la langue de la chanson de Roland, des troubadours de Joinville, déjà admirée et apprise au dehors, ses meurs plus politiques, son industrie, son commerce, ses richesses, la parure monumentale incomparable qui décorait son territoire, ses arts surtout et parmi eux celle merveilleuse architecture, si improprement nommée gothique, tandis que, née et portée à toute sa perfection sur le sol français, elle a droit au seul nom de française, ses grandes écoles enfin où se pressait l'élite de la jeunesse studieuse du monde chrétien, ont fait de la France du XIII^e siècle un objet d'admiration pour l'Europe en même temps que son modèle et son initiatrice dans toutes les voies de la civilisation.

Si les combats de Taillebourg et de Saintes ont contribué, pour une bonne part, à protéger dans son libre développement, et à assurer, dans son intégrité, à la patrie française, ce trésor de gloire, n'importe-t-il pas d'en perpétuer le souvenir, même parfois d'en préciser les détails et d'en rassembler la mémoire, surtout parmi les habitants de la contrée qui en fut le théâtre?